

seront sans doute de vaines spéculations ; mais si quelque ministre ose entreprendre un jour de rendre la nation heureuse au-dedans et puissante au-dehors, je peux lui prédire que ce ne sera ni par des plans d'économie, ni par des alliances politiques, mais en réformant ses mœurs et son éducation. Il ne viendra pas à bout de cette révolution par des punitions et des récompenses, mais en imitant les procédés de la nature, qui n'agit que par des réactions. Ce n'est point au mal apparent qu'il faut porter le remède, c'est à sa cause. La cause du pouvoir moral de l'or est dans la vénalité des charges ; celle de la surabondance excessive des bourgeois oisifs de nos villes, dans la taille qui avilit les habitants de la campagne ; celle de la mendicité des pauvres, dans les grandes propriétés des riches ; du concubinage des filles, dans le célibat des hommes ; des préjugés des nobles, dans les ressentiments des roturiers ; et de tous les maux de la société, dans les tourments des enfants.

Pour moi, j'ai dit ; et si j'eusse parlé à la nation assemblée, de quelque point de l'horizon d'où l'on découvrit Paris, je lui eusse montré, d'une part, les monuments des riches ; des milliers de palais voluptueux dans les faubourgs ; onze salles de spectacles ; les clochers de cent trente-quatre couvents, parmi lesquels s'élèvent onze abbayes opulentes ; ceux de cent soixante autres églises, dont il y a vingt riches chapitres : et de l'autre part, je lui eusse fait voir les monuments des misérables ; cinquante-sept collèges, seize plaidoiries, quatorze casernes, trente corps-de-garde, vingt-six hôpitaux, douze prisons ou maisons de force. Je lui eusse fait remarquer la grandeur des jardins, des cours, des préaux, des enclos et des dépendances de tous ces vastes édifices, dans un terrain qui n'a pas une lieue et demie de diamètre. Je lui eusse demandé si le reste du royaume est distribué dans la même proportion que la capitale, où sont les propriétés de ceux qui la nourrissent, la vêtent, la logent, la défendent ; et qu'est-ce qui reste enfin à la multitude, pour entretenir des citoyens, des pères de famille et des hommes heureux. O puissances politiques et

morales ! après vous avoir montré les causes et les effets de nos maux, je me fusse prosterné devant vous, et j'eusse attendu, pour prix de la vérité, la même récompense qu'attendait des puissances insatiables de Rome le paysan du Danube.

ÉTUDE HUITIÈME.

RÉPONSES AUX OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE DIVINE ET LES ESPÉRANCES D'UNE AUTRE VIE,

TIRÉES DE LA NATURE INCOMPRÉHENSIBLE DE DIEU ET DES MISÈRES
DE CE MONDE.

« Que m'importe, dira-t-on, que mes tyrans soient punis, si
« j'en suis la victime ? Ces compensations peuvent-elles être
« l'ouvrage d'un Dieu ? De grands philosophes, qui ont étudié
« la nature toute leur vie, en ont méconnu l'auteur. Qui est-ce
« qui a vu Dieu ? qui est-ce qui a fait Dieu ? Mais je suppose
« qu'une intelligence ordonne les choses de cet univers, cer-
« tainement elle a abandonné l'homme à lui-même : sa car-
« rière n'est point tracée ; il semble qu'il y ait pour lui deux
« dieux, l'un qui l'invite aux jouissances, et l'autre qui
« l'oblige aux privations ; un dieu de la nature, et un dieu de
« la religion. Il ne sait auquel des deux il doit plaire ; et,
« quelque parti qu'il embrasse, il ignore s'il est digne d'a-
« mour ou de haine. Sa vertu même le remplit de scrupules
« et de doutes ; elle le rend misérable au-dedans et au-dehors ;
« elle le met dans une guerre perpétuelle avec lui-même, et
« avec ce monde aux intérêts duquel il se sacrifie. S'il est
« chaste, c'est, dit le monde, parcequ'il est impuissant ; s'il
« est religieux, c'est qu'il est imbécile ; s'il est bon avec ses
« citoyens, c'est qu'il n'a pas de courage ; s'il se dévoue pour
« sa patrie, c'est un fanatique ; s'il est simple, il est trompé ;
« s'il est modeste, il est supplanté : partout il est moqué,
« trahi, méprisé par les philosophes mêmes, et par les dévots.

« Sur quoi fonde-t-il la récompense de tant de combats? Sur
 « une autre vie? Quelle certitude a-t-il de son existence? en
 « a-t-il vu revenir quelqu'un? Qu'est-ce que son ame? où
 « était-elle il y a cent ans? où sera-t-elle dans un siècle? Elle
 « se développe avec les sens, et meurt avec eux. Que devient-
 « elle dans le sommeil et dans la léthargie? C'est l'orgueil qui
 « lui persuade qu'elle est immortelle : partout la nature lui
 « montre la mort, dans ses monuments, dans ses goûts, dans
 « ses amours, dans ses amitiés; partout l'homme est obligé
 « de se dissimuler cette idée. Pour vivre moins misérable, il
 « faut qu'il se *divertisse*, c'est-à-dire, par le sens même de cette
 « expression, il faut qu'il se *détourne* de cette perspective de
 « maux que la nature lui présente de toutes parts. A quels
 « travaux n'a-t-elle pas assujetti sa misérable vie! Les animaux
 « sont mille fois plus heureux : vêtus, logés, nourris par la
 « nature, ils se livrent sans inquiétude à leurs passions, et ils
 « finissent leur carrière sans prévoir la mort et sans craindre
 « les enfers.

« Si un Dieu a présidé à leurs destins, il est contraire à
 « ceux du genre humain. A quoi me sert-il que la terre soit
 « couverte de végétaux, si je ne peux disposer de l'ombre
 « d'un seul arbre? Que m'importent les lois de l'harmonie et
 « de l'amour qui régissent la nature, si je ne vois autour de
 « moi que des objets infidèles, ou si ma fortune, mon état,
 « ma religion, me forcent au célibat? Le bonheur général ré-
 « pandu sur la terre ne fait que redoubler mon malheur par-
 « ticulier. Quel intérêt puis-je prendre à la sagesse d'un ordre
 « qui renouvelle toutes choses, quand, par une suite même
 « de cet ordre, je me sens défaillir et détruire pour jamais?
 « Un seul malheureux pourrait accuser la Providence, et lui
 « dire, comme l'Arabe Job* : Pourquoi la lumière a-t-elle
 « été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans
 « l'amertume du cœur? Ah! les apparences du bonheur n'ont
 « été montrées à l'homme que pour lui donner le désespoir
 « d'y atteindre. Si un Dieu intelligent et bon gouverne la

* Job, chap. III, v. 20.

« nature, des esprits diaboliques bouleversent le genre hu-
 main. »

Je répondrai d'abord aux principales autorités dont on appuie quelques unes de ces objections. Elles sont tirées en partie d'un poète fameux et d'un savant philosophe, de Lucrece et de Plin. Lucrece a mis en très beaux vers la philosophie d'Empédocle et d'Épicure. Il enchante par ses images; mais cette philosophie d'atomes qui s'accrochent au hasard est si absurde, qu'elle détruit, partout où elle paraît, la beauté de sa poésie. Je m'en rapporte au jugement même de ses partisans. Elle ne parle ni au cœur ni à l'esprit; elle pêche également par ses principes et par ses conséquences. A qui, peut-on lui dire, ces premiers atomes dont vous construisez les éléments de la nature doivent-ils leur existence? Qui leur a communiqué le premier mouvement? Comment ont-ils pu donner à l'agrégation d'un grand nombre de corps un esprit de vie, un sentiment et une volonté qu'ils n'avaient pas eux-mêmes? Si vous croyez, comme Leibnitz, que ces *monades* ou unités ont en effet des perceptions qui leur sont propres, vous renoncez aux lois du hasard, et vous êtes forcé de donner aux éléments de la nature l'intelligence que vous refusez à son auteur. A la vérité, Descartes a soumis ces principes impalpables, et, si je puis dire, cette poussière métaphysique, aux lois d'une géométrie ingénieuse; et, après lui, la foule des philosophes, séduite par la facilité de bâtir toutes sortes de systèmes avec les mêmes matériaux, leur ont appliqué tour à tour les lois de l'attraction, de la fermentation, de la cristallisation, enfin toutes les opérations de la chimie et toutes les subtilités de la dialectique, mais tous avec aussi peu de succès les uns que les autres. Nous ferons voir, dans l'article qui suivra celui-ci, lorsque nous parlerons de la faiblesse de notre raison, que la méthode établie dans nos écoles, de remonter aux causes premières, est la source perpétuelle des erreurs de notre philosophie, au physique comme au moral. Les vérités fondamentales ressemblent aux astres, et notre raison au graphomètre. Si cet instrument, avec le-

quel nous les observons, a été tant soit peu faussé; si au point de départ nous nous trompons du plus petit angle, l'erreur, à l'extrémité des rayons visuels, devient incommensurable.

Il y a quelque chose encore de plus étrange dans le procédé de Lucrèce; c'est que, dans un ouvrage où il prétend matérialiser la Divinité, il commence par diviniser la matière. En cela, il a cédé lui-même à un principe universel que nous tâcherons de développer, lorsque nous parlerons des preuves de la Divinité par sentiment; c'est qu'il est impossible d'intéresser fortement les hommes, dans quelque genre que ce soit, si on ne leur présente quelques uns des attributs de la Divinité. Avant donc d'éblouir leur esprit comme philosophe, il commence par échauffer leur cœur comme poète. Voici une partie de son début :

..... Hominum divumque voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras; per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, visitque exortum lumina solis.
Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum; tibi suaves dædala tellus
Submittit flores; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.

.....
Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, neque amabile quidquam;
Te sociam studeo scribundis versibus esse,
Quos ego DE RERUM NATURA pangere conor.

.....
Quo magis æternum da dictis, diva, leporem.
Effice tu interea fera munera militiæ
Per maria ac terras omnès sopita quiescant.
Nam tu sola potes tranquilla pace juvare
Mortales: quoniam belli fera munera Mavors
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit, æterno devinctus vulnere amoris.

Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super, suaves ex ore loquelas
Funde, petens placidam Romanis, inclita, pacem:
Nam neque nos agere hoc patriæ tempore iniquo
Possumus æquo animo.

De rerum Natura, lib. 1.

Je tâcherai de rendre de mon mieux le sens de ces beaux vers :

« Volupté des hommes et des dieux, douce Vénus, qui faites lever sur la mer les constellations qui la rendent navigable, et qui couvrez la terre de fruits, c'est par vous que tout ce qui respire est engendré et vient à la lumière du soleil. O déesse! dès que vous paraissez sur les flots, les noirs orages et les vents impétueux prennent la fuite, l'île de Crète se couvre pour vous de fleurs odorantes, l'Océan calmé vous sourit, et le ciel sans nuages brille d'une lumière plus douce.... Comme vous seule donnez des lois à la nature, et que sans vous rien d'heureux et rien d'aimable ne paraît sur les rivages célestes du jour, soyez ma compagne dans les vers que j'essaie de chanter sur la nature des choses.... Déesse, donnez à mes chants une grace immortelle; faites que les cruelles fureurs de la guerre s'assoupissent sur la terre et sur l'onde. Vous seule pouvez donner des jours tranquilles aux malheureux humains, parceque le redoutable Mars gouverne l'empire des armes, et que, blessé à son tour par les traits d'un amour éternel, il vient souvent se réfugier dans votre sein.... O déesse, lorsqu'il reposera sur votre corps céleste, retenez-le dans vos bras; que votre bouche lui adresse des paroles divines; demandez-lui une paix profonde pour les Romains: car de quel ordre sommes-nous capables, dans un temps où un désordre général règne dans la patrie? »

A la vérité, Lucrèce, dans la suite de son ouvrage, est forcé de convenir que cette déesse, si bienfaisante, entraîne la ruine de la santé, de la fortune, de l'esprit, et tôt ou tard celle de la réputation; que, du sein même de ses voluptés, il sort je ne sais quoi d'amer qui nous tourmente et nous rend malheureux. L'infortuné en fut lui-même la victime; car il mourut dans la force de son âge, ou de ses excès, selon quelques uns, ou empoisonné, selon d'autres, par un breuvage amoureux que lui donna une femme. Ici, il attribue à Vénus la création du monde; il lui adresse des prières; il donne à son corps l'épithète de saint; il lui suppose un caractère de bonté, de justice, d'intelligence et de puissance, qui n'appar-

tient qu'à Dieu ; enfin , ce sont si bien les mêmes attributs , que si vous ôtez le mot de Vénus de l'exorde de son poème , vous pouvez l'appliquer presque tout entier à la Sagesse divine. Il y a même des traits de convenance si ressemblants à ceux du portrait qu'en fait l'*Ecclésiastique* *, que je les rapporterai ici , afin qu'on puisse les comparer.

† 5. Ego ex ore Altissimi prodivi primogenita ante omnem creaturam :

6. Ego feci in coelis ut oriretur lumen indeficiens , et sicut nebula texi omnem terram :

7. Ego in altissimis habitavi , et thronus meus in columna nubis.

8. Gyrum coeli circuiivi sola , et profundum abyssi penetravi ; in fluctibus maris ambulavi ,

9. Et in omni terra steti , et in omni populo

10. Et in omni gente primatum habui ,

11. Et omnium excellentium et humilium corda virtute calcavi , et in his omnibus requiem quæsivi , et in hæreditate Domini morabor.

.....
17. Quasi cedrus exaltata sum in Libano , et quasi cupressus in monte Sion :

18. Quasi palma exaltata sum in Cades , et quasi plantatio rosæ in Jericho :

19. Quasi oliva speciosa in campis , et quasi platanus exaltata sum juxta aquam in plateis.

.....
22. Ego quasi terebinthus extendi ramos meos , et rami mei honoris et gratiæ.

25. Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris ; et flores mei fructus honoris et honestatis.

24. Ego mater pulchræ dilectionis , et timoris , et agnitionis , et sanctæ spei.

25. In me gratia omnis viæ et veritatis , in me omnis spes vitæ et virtutis.

26. Transite ad me , omnes qui concupiscitis me , et generationibus meis implemini :

27. Spiritus enim meus super mel dulcis , et hæreditas mea super mel et favum.

« Je suis sortie de la bouche du Tout-Puissant. J'étais née avant la naissance d'aucune créature. C'est moi qui ai fait paraître dans les cieux une lumière qui ne s'éteindra jamais. J'ai couvert toute la terre comme d'un nuage. J'ai habité dans les lieux les plus élevés , et mon trône est dans une colonne de nuées. Seule , j'ai parcouru l'étendue des cieux , j'ai descendu dans le fond des abîmes , et je me suis promenée sous les flots de la mer. Je me suis arrêtée sur toutes les terres et parmi tous les peuples , et partout où j'ai paru les peuples m'ont donné l'empire. J'ai foulé aux pieds , par ma puis-

« sance , les cœurs des grands et des petits. J'ai cherché parmi eux mon repos ;
« mais je ne ferai ma demeure que dans l'héritage du Seigneur.... Je me suis
« élevée comme un cèdre sur le Liban , et comme le cyprès sur la montagne
« de Sion. J'ai porté mes branches vers les cieux , comme les palmiers de
« Cades , et comme les plants de roses autour de Jéricho. Je suis aussi belle
« que l'olivier au milieu des champs , et aussi majestueuse que le platane dans
« une place publique sur le bord des eaux.... J'ai étendu mes rameaux comme
« le térébinthe. Mes branches sont des rameaux d'honneur et de grace. J'ai
« poussé comme la vigne des fleurs du parfum le plus doux , et mes fleurs ont
« produit des fruits de gloire et d'abondance. Je suis la mère de l'amour pur ,
« de la crainte , de la science , et des espérances saintes. C'est dans moi seule
« qu'on trouve un chemin facile et des vérités qui plaisent : c'est dans moi que
« repose tout l'espoir de la vie et de la vertu. Venez à moi , vous tous qui
« brûlez d'amour pour moi , et mes générations sans nombre vous rempliront
« de ravissement ; car mon esprit est plus doux que le miel , et le partage que
« j'en fais est bien au-dessus de celui de ses rayons. »

Cette faible traduction est celle d'une prose latine qui a été traduite elle-même du grec , comme le grec l'a été lui-même de l'hébreu. On doit donc présumer que les grâces de l'original en ont disparu en partie. Mais , telle qu'elle est , elle l'emporte encore , par l'agrément et la sublimité des images , sur les vers de Lucrèce , qui paraît en avoir emprunté ses principales beautés. Je n'en dirai pas davantage sur ce poète ; l'exorde de son poème en est la réfutation.

Pline prend une route tout opposée. Il dit , dès le commencement de son *Histoire naturelle* , qu'il n'y a pas de Dieu , et il l'emploie tout entière à prouver qu'il y en a un. Son autorité ne laisse pas d'être considérable , parceque ce n'est pas celle d'un poète , à qui toute opinion est indifférente , pourvu qu'il fasse de grands tableaux ; ni celle d'un sectateur qui veuille soutenir un parti contre le témoignage de sa conscience ; ni enfin celle d'un flatteur qui cherche à plaire à de mauvais princes. Pline écrivait sous le vertueux Titus , et il lui a dédié son ouvrage. Il porte l'amour de la vérité , et le mépris de la gloire de son siècle , jusqu'à blâmer les victoires de César dans Rome , et en parlant à un empereur romain. Il est rempli d'humanité et de vertu. Tantôt il blâme la cruauté des maîtres envers leurs esclaves , le luxe des grands , les dissolutions

même de plusieurs impératrices ; tantôt il fait l'éloge des gens de bien , et il élève au-dessus même des inventeurs des arts ceux qui ont été illustres par leur continence , leur modestie et leur piété. Son ouvrage , d'ailleurs , étincelle de lumières. C'est une véritable encyclopédie , qui renferme , comme il convenait , l'histoire des connaissances et des erreurs de son temps. On lui a attribué quelquefois les dernières fort mal à propos , puisqu'il ne les allègue souvent que pour les réfuter. Mais il a été calomnié par les médecins et par les pharmaciens , qui ont tiré de lui la plupart de leurs recettes , et qui en ont dit du mal , parcequ'il blâme leur art conjectural et leur esprit systématique. D'ailleurs , il est rempli de connaissances rares , de vues profondes , de traditions curieuses ; et , ce qui est sans prix , il s'exprime partout d'une manière pittoresque. Avec tant de goût , de jugement et de savoir , Pline est athée. La nature , au sein de laquelle il a puisé tant de lumières , peut lui dire , comme César à Brutus : « Et toi aussi , mon fils ! »

J'aime et j'estime Pline : et si j'ose dire , pour sa justification , ce que je pense de son immortel ouvrage , je le crois falsifié à l'endroit où on le fait raisonner en athée. Tous ses commentateurs conviennent que personne n'a été plus maltraité que lui par les copistes , jusque là qu'on trouve des exemplaires de son *Histoire naturelle* où il y a des chapitres entiers qui ne sont pas les mêmes. Voyez , entre autres , ce qu'en dit Matthiole dans ses commentaires sur Dioscoride. J'observerai ici que les écrits des anciens ont passé , en venant à nous , par plus d'une langue infidèle ; et , ce qu'il y a de pis , par plus d'une main suspecte. Ils ont eu le sort de leurs monuments , parmi lesquels ce sont les temples qui ont été le plus dégradés ; leurs livres ont été mutilés de même aux endroits contraires ou favorables à la religion. C'est ce qu'on peut voir par le livre de Cicéron , *de la Nature des Dieux* , dont on a retranché les objections contre la Providence. Montaigne reproche aux premiers chrétiens d'avoir , pour quatre ou cinq articles contraires à notre créance , supprimé une partie des ouvrages de Corneille Tacite , « quoique , dit-il , l'empereur

« Tacite , son parent , en eust peuplé , par ordonnances expressées , toutes les librairies du monde * . » De nos jours , ne voyons-nous pas comme chaque parti détruit la réputation et les opinions du parti qui lui est opposé ? Le genre humain est , entre la religion et la philosophie , comme le vieillard de la fable entre deux maîtresses de différents âges. Toutes deux voulaient le coiffer à leur mode : la plus jeune lui enlevait les cheveux blancs qui lui déplaisaient ; la vieille , par une raison contraire , lui ôtait les cheveux noirs : elles finirent par lui peler la tête. Rien ne démontre mieux cette infidélité ancienne des deux partis que ce qu'on lit dans l'historien Flavius Josèphe , contemporain de Pline. On lui fait dire en deux mots que le Messie vient de naître ; et il continue sa narration sans rappeler une seule fois cet événement merveilleux dans la suite de sa longue histoire. Comment Josèphe , qui s'arrête à tant d'actions de détail et de peu d'importance , ne fût-il pas revenu mille fois sur une naissance si intéressante pour sa nation , puisque ses destinées y étaient attachées , et que la destruction même de Jérusalem n'était qu'une conséquence de la mort de Jésus-Christ ? Il détourne , au contraire , le sens des prophéties qui l'annonçaient , sur Vespasien et sur Titus ; car il attendait , comme les autres Juifs , un Messie triomphant. D'ailleurs , si Josèphe eût cru en Jésus-Christ , ne se fût-il pas fait chrétien ? Par une raison semblable , est-il croyable que Pline commence son *Histoire naturelle* par vous dire qu'il n'y a pas de Dieu , et qu'il en emploie chaque page à se récrier sur l'intelligence , la bonté , la prévoyance , la majesté de la nature , sur les présages et les augures envoyés par les dieux , et sur les miracles mêmes opérés divinement par les songes ?

On cite encore des peuples sauvages qui sont athées , et on va les chercher dans quelque coin détourné du globe. Mais des peuples obscurs ne sont pas plus faits pour servir d'exemple au genre humain , que , parmi nous , des familles du peuple ne seraient propres à servir de modèles à la nation ; surtout lorsqu'il s'agit d'appuyer d'autorités une opinion qui entraîne

* Essais , liv. II , chap. xix.

nécessairement la ruine de toute société. D'ailleurs, ces assertions sont fausses : j'ai lu les voyageurs d'où on les a tirées. Ils avouent qu'ils ont vu ces peuples en passant, et qu'ils ignoraient leur langue. Ils ont conclu qu'ils n'avaient pas de religion, parcequ'ils ne leur ont pas vu de temples; comme s'il fallait, pour croire en Dieu, un autre temple que celui de la nature! Ces mêmes voyageurs se contredisent encore : car ils rapportent que ces peuples sans religion saluent la lune lorsqu'elle est pleine et nouvelle, en se prosternant à terre, ou en levant les mains au ciel; qu'ils honorent la mémoire de leurs ancêtres, et qu'ils portent à manger sur leurs tombeaux. L'immortalité de l'ame, de quelque manière qu'on l'admette, suppose nécessairement l'existence de Dieu.

Mais si la première de toutes les vérités avait besoin du témoignage des hommes, nous pourrions recueillir celui de tout le genre humain, depuis les génies les plus célèbres jusqu'aux peuples les plus ignorants. Ce témoignage unanime est du plus grand poids; car il ne peut y avoir sur la terre d'erreur universelle.

Voici ce que le sage Socrate disait à Euthydème, qui cherchait à s'assurer qu'il y eût des dieux :

« Vous connaîtrez donc bien que je vous ai dit vrai*, quand je vous ai dit qu'il y avait des dieux, et qu'ils ont beaucoup de soin des hommes : mais n'attendez point qu'ils vous apparaissent, et qu'ils se présentent à vos yeux; qu'il vous suffise de voir leurs ouvrages et de les adorer, et pensez que c'est de cette façon qu'ils se manifestent aux hommes : car, entre tous les dieux qui nous sont si libéraux, il n'y en a pas un qui se rende visible pour nous distribuer ses faveurs; et ce grand Dieu même qui a bâti l'univers, et qui soutient ce grand ouvrage, dont toutes les parties sont accomplies en bonté et en beauté; lui qui a fait qu'elles ne vieillissent point avec le temps, et qu'elles se conservent toujours dans une immortelle vigueur³¹; qui fait encore qu'elles lui obéissent inviolablement, et avec une prompti-

* Xénophon, des Choses mémorables de Socrate, liv. IV.

« tude qui surpasse notre imagination; celui-là, dis-je, est assez visible par tant de merveilles dont il est l'auteur. Mais que nos yeux pénètrent jusqu'à son trône pour le contempler dans ses grandes occupations, c'est en cela qu'il est toujours invisible. Considérez un peu que le soleil, qui semble être exposé à la vue de tout le monde, ne permet pourtant pas qu'on le regarde fixement; et si quelqu'un a la témérité de l'entreprendre, il en est puni par un aveuglement soudain. Davantage, tout ce qui sert aux dieux est invisible. La foudre se lance d'en haut; elle brise tout ce qu'elle rencontre : mais on ne la voit point tomber, on ne la voit point frapper, on ne la voit point retourner. Les vents sont invisibles, quoique nous voyions fort bien les ravages qu'ils font tous les jours, et que nous sentions aisément quand ils se lèvent. S'il y a quelque chose dans l'homme qui participe de la nature divine, c'est son ame. Il n'y a point de doute que c'est elle qui le conduit et qui le gouverne; néanmoins on ne peut la voir. De tout cela donc, apprenez à ne pas mépriser les choses invisibles : apprenez à reconnaître leur puissance par leurs effets, et à honorer la Divinité. »

Newton, qui a pénétré si avant dans les lois de la nature, ne prononçait jamais le nom de Dieu sans ôter son chapeau et sans témoigner le plus profond respect; il aimait à en rappeler l'idée sublime au milieu de ses plaisirs, et il la regardait comme le lien naturel de toutes les nations. Le Hollandais Corneille Le Bruyn rapporte, « qu'étant un jour à dîner chez lui avec plusieurs autres étrangers, Newton, au dessert, porta la santé des hommes de tous les pays du monde qui croient en Dieu. » C'était boire à la santé du genre humain. Tant de nations, de langues et de mœurs si différentes, et quelquefois d'une intelligence si bornée, croiraient-elles en Dieu, si cette croyance était le résultat de quelque tradition ou d'une métaphysique profonde? Elle naît du simple spectacle de la nature. On demandait un jour à un pauvre Arabe du désert, ignorant comme le sont la plupart des Arabes,

comment il s'était assuré qu'il y avait un Dieu. « De la même façon, répondit-il, que je connais, par les traces marquées sur le sable, s'il y a passé un homme ou une bête* ». »

Il est impossible à l'homme, comme nous l'avons dit, d'imaginer aucune forme ou de produire aucune idée dont le modèle ne soit dans la nature. Il ne développe sa raison que sur les raisons naturelles. Il existerait donc un Dieu par cela seul que l'homme en a l'idée. Mais si nous faisons attention que tout ce qui est nécessaire à l'homme existe dans des convenances admirables avec ses besoins, à plus forte raison Dieu doit exister encore, lui qui est la convenance universelle de toutes les sociétés du genre humain.

Mais je voudrais bien savoir comment ceux qui doutent de son existence à la vue des ouvrages de la nature desireraient s'en assurer? Voudraient-ils le voir sous la forme humaine, et qu'il leur apparût sous la figure d'un vieillard, comme on le peint dans nos églises? Ils diraient : C'est un homme. S'il revêtait quelque forme inconnue et céleste, pourrions-nous en supporter la vue dans un corps humain? Le spectacle entier et plein d'un seul de ses ouvrages sur la terre suffirait pour bouleverser nos faibles organes. Par exemple, si la terre tourne sur elle-même, comme on le dit, il n'y a point d'homme qui, d'un point fixe dans le ciel, pût voir son mouvement sans frémir; car il verrait passer les fleuves, les mers et les royaumes sous ses pieds, avec une vitesse presque triple d'un boulet de canon. Cependant cette vitesse journalière n'est encore rien; car celle avec laquelle elle décrit son cercle annuel, et nous emporte autour du soleil, est soixante-quinze fois plus grande que celle d'un boulet. Pourrions-nous voir seulement au travers de notre peau le mécanisme de notre propre corps, sans être saisis d'effroi? Oserions-nous faire un seul mouvement, si nous voyions notre sang qui circule, nos nerfs qui tirent, nos poumons qui soufflent, nos humeurs qui filtrent, et tout l'assemblage incompréhensible de cordages, de tuyaux, de pompes, de liqueurs et de

* Voyage en Arabie, par M. d'Arvièux.

pivots qui soutiennent notre vie si fragile et si ambitieuse?

Voudrions-nous au contraire que Dieu se manifestât d'une manière convenable à sa nature, par la communication directe de son intelligence, sans qu'il y eût aucun intermédiaire entre elle et nous?

Archimède, qui avait la tête si forte qu'elle ne fut pas distraite de ses méditations dans le sac de Syracuse, où il périt, pensa la perdre par le simple sentiment d'une vérité géométrique qui s'offrit à lui tout-à-coup. Il s'occupait, étant dans le bain, du moyen de découvrir la quantité d'alliage qu'on soupçonnait un orfèvre infidèle d'avoir mêlée dans la couronne d'or du roi Hiéron; et ayant trouvé ce moyen dans l'analogie des différents poids de son corps hors de l'eau et dans l'eau, il sortit du bain tout nu, et courut ainsi dans les rues de Syracuse, en criant, hors de sens : « Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé! »

Quand quelque grande vérité ou quelque sentiment profond vient, au théâtre, à surprendre les spectateurs, vous voyez les uns verser des larmes, d'autres opprésés respirer à peine, d'autres, hors d'eux-mêmes, frapper des pieds et des mains; des femmes s'évanouissent dans les loges. Si ces violentes commotions de l'âme allaient en progression seulement pendant quelques minutes, ceux qui les éprouvent en perdraient l'esprit et peut-être la vie. Que serait-ce donc si la source de toutes les vérités et de tous les sentiments se communiquait à nous dans un corps mortel? Dieu nous a placés à une distance convenable de sa majesté infinie : assez près pour l'entrevoir, assez loin pour n'en être pas anéantis. Il nous voile son intelligence sous les formes de la matière, et il nous rassure sur les mouvements de la matière par le sentiment de son intelligence. Si quelquefois il se communique à nous d'une manière plus intime, ce n'est point par le canal de nos sciences orgueilleuses, mais par celui de nos vertus. Il se découvre aux simples, et il se cache aux superbes.

« Mais qui a fait Dieu? dit-on; pourquoi y a-t-il un Dieu? » Dois-je douter de son existence, parceque je ne puis concevoir son origine? Ce même raisonnement servirait à nous